



Ian McDonald
LA MAISON DES
DERVICHES

« C'est une somme conséquente, monsieur Akgün.

— En effet, et je ne m'attends pas à ce que vous vous engagiez dans un tel projet sans un acompte. »

Il sort de l'intérieur de sa veste une enveloppe blanche pansue qu'il remet à Ayşe. Elle la prend et ordonne à ses doigts de ne pas la palper pour tenter de déterminer le nombre de billets en fonction de son épaisseur.

« Vous n'avez pas encore précisé de quoi il s'agit. »

Hafize a raccompagné M. Topaloğlu et elle revient préparer le thé qu'elle sert à tous les clients. Mais son empressement habituel vient d'être balayé par ces mots : *un million d'euros*.

« C'est très simple, déclare Akgün. Je souhaite acquérir un homme mellifié. »

LA MAISON DES DERVICHES

DU MÊME AUTEUR
DANS LA MÊME COLLECTION

Roi du matin, reine du jour
Le Fleuve des dieux

IAN McDONALD

LA MAISON
DES DERVICHES

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE)
PAR JEAN-PIERRE PUGI

LUNES D'ENCRE
DENOËL

Collection LUNES D'ENCRE
Sous la direction de Gilles Dumay

Titre original :

The Dervish House

© Ian MacDonald, 2010

Première publication : Gollancz, Londres, 2010

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 2012

À Enid

LUNDI

La cigogne s'élève en spirale au-dessus d'Istanbul, ailes blanches aux bouts noirs portées par un courant ascendant. Son plumage reflète le soleil et elle vire sur les exhalaisons des vingt millions d'habitants de la ville — juste une cigogne parmi les dix mille qui ont suivi les circuits de convection reliant l'Afrique à l'Europe en se laissant planer de l'un à l'autre, parties du lac Victoria et de la vallée du Rift pour longer la ligne argentée du Nil puis traverser le Sinaï et le Liban jusqu'au grand quadrilatère de l'Asie Mineure. Une fois là, le flux migratoire s'est scindé. Les unes ont pris au nord vers les berges de la mer Noire, d'autres ont viré vers l'est, le lac Van et les contreforts du mont Ararat, mais la plupart ont opté pour l'ouest et survolé l'Anatolie, attirées par les miroitements du Bosphore et au-delà les aires de reproduction des Balkans et de l'Europe centrale. Quand viendra l'automne, elles regagneront l'Afrique pour y attendre la fin de l'hiver, au terme d'un périple de vingt mille kilomètres. Istanbul occupe les berges de ce détroit depuis vingt-sept siècles, mais ces oiseaux y passent deux fois par an depuis des temps quant à eux immémoriaux.

Loin au-dessus d'Üsküdar les cigognes abandonnent les courants ascendants et déploient leurs ailes pour tester le vent. Par deux ou par trois, elles se laissent glisser vers les quais et les mosquées de Sultanahmet et Beyoğlu. Leurs trajectoires ont une beauté complexe et une rigueur mathématique qui découle d'impulsions et d'algorithmes d'une extrême simplicité. Quand une

cigogne s'extrait d'un tourbillon, l'écart de température l'informe d'une modification, de la présence d'une force qui s'ajoute à celle purement ascensionnelle de l'air chaud. Sous ses ailes, l'agglomération étouffe sous une canicule qui n'est pas de saison.

Ce n'est plus l'heure de la prière, mais c'est toujours celle du profit. Istanbul, reine des cités, se réveille avec fracas. Timbres cuivrés des premiers véhicules qui circulent, sons disgracieux des moteurs à explosion, grondements des taxis et des dolmus, des tramways sur leurs rails et dans leurs tunnels, des trains dans leurs terriers plus profonds des zones de faille passant sous le Bosphore. Du détroit s'élèvent les basses des gros navires : porte-conteneurs chargés plus que de raison qui longent des méthaniers russes évoquant des mosquées flottantes avec leurs sphères sous pression de gaz provenant des terminaux d'Odessa et de Supsa. Les battements des diesels sont ceux du cœur d'Istanbul. Opportunistes, les ferries se faufilent rapidement entre ces Léviathans. Coups de sirène et de corne de brume, appels et réponses, inversions du sens de rotation des hélices accompagnées de dégagements de bulles lorsqu'ils viennent se coller aux quais d'Eminönü. Un concert ponctué par les cris des mouettes, des mouettes omniprésentes, malpropres, sournoises. Qui envisagerait d'installer sur sa cheminée une plate-forme pour les inciter à venir y nicher ? Leur présence n'a jamais été associée à la chance. S'y ajoutent le fracas des rideaux des boutiques, les claquements des portes des camions, la pop et le bla-bla de la radio. Énormément de bla-bla, la logorrhée que provoque le football. Demi-finale de la Ligue des champions. Galatasaray contre Arsenal. Les spécialistes échangent des commentaires sur des milliers de balcons et de toits en terrasse. Pop, foot et chaleur. C'est le dixième jour de canicule. Trente-trois degrés en avril, à sept heures du matin. Impensable. Les météorologistes se demandent si ce n'est pas le début d'une vague de chaleur comparable à celle qui a fait en 2022 huit mille victimes uniquement à Istanbul. Des températures inconcevables. L'appel d'un auditeur particulièrement en verve met tous les experts d'accord en faisant remarquer que ce serait une excellente chose, si la chaleur privait les footballeurs anglais de leur tonus.

Et par-dessus tout, au cœur de ce tumulte, on peut entendre le grand orchestre des climatiseurs. Une boîte encastrée dans

une fenêtre, un conduit dans un mur, une batterie de ventilateurs sur une terrasse, et tous se mettent en mouvement — l'un après l'autre — pour brasser l'air en tourbillons de plus en plus importants. La ville exhale son haleine sous forme de spirales qui s'imbriquent subtilement les unes dans les autres, un fouillis de courants ascendants et microthermiques.

La sensibilité de ses plumes permet à la cigogne de percevoir le modelé du paysage aérien. Les rejets calorifiques de l'agglomération lui font économiser des battements d'ailes autrement nécessaires pour atteindre le courant suivant ou échapper à l'aigle qui fond sur elle. Sa vie dépend de formules algébriques dont elle n'a pas conscience, d'un équilibre d'équations entre les apports et les dépenses d'énergie. L'extrémité noire de ses ailes semble vibrer, alors qu'elle survole les toits en se laissant planer.

L'explosion passe pratiquement inaperçue, dans le brouhaha de la ville qui s'éveille. Un simple craquement, suivi d'un silence. Les premiers à s'exprimer sont les pigeons et les mouettes, qui prennent leur essor avec force battements d'ailes et cris aigus. Puis viennent les plaintes des machines : alarmes automobiles ou personnelles, hip-hop cacophonique des sonneries de téléphone. Les cris et hurlements des humains s'élèvent en dernier.

Le tram s'est immobilisé au centre de Necatibey Cadessi, à quelques mètres de l'arrêt. La bombe a explosé à l'arrière et son toit bleu s'est dilaté, les fenêtres et les portes ont été soufflées. Des rubans de fumée s'échappent de la deuxième voiture. Les passagers sont descendus et tournent en rond sur la chaussée, faute de savoir quel comportement adopter. Sonnés, certains se sont assis par terre avec les genoux calés sous le menton. Des passants veulent se rendre utiles. Les uns proposent manteaux ou vestes, d'autres utilisent leur portable et des mains s'agitent pour accompagner les descriptions de ce qui s'est passé. Ils sont nombreux à s'attarder dans les parages, à s'interroger sur le rôle qu'ils devraient tenir. Mais la plupart préfèrent rester à distance prudente, tout en s'intéressant à la scène avec culpabilité. Quelques individus sans complexes utilisent leur ceptep pour prendre des vidéos. Il est vrai que les chaînes d'info rémunèrent grassement le journalisme citoyen.

La conductrice du tram va d'un groupe à l'autre pour

demander s'il ne manque personne, si tous vont bien. Et c'est le cas. Elle ignore ce qu'il convient de faire. Nul ne le sait. Puis des sirènes annoncent l'arrivée d'individus plus compétents. Des feux clignotent au-delà des badauds massés sur le pourtour de la scène, et la foule se scinde pour les laisser passer. Il est difficile de différencier les victimes de ceux venus les secourir, car tous sont ensanglantés. On trouve dans Necatibey Cadessi des banques internationales et des sociétés d'assurance, mais l'onde de choc de la déflagration s'est propagée le long des rails. D'arrêt en arrêt, de rue en rue, de tram en tram, tout Beyoğlu s'est grippé. Tous savent qu'il y a eu un attentat, désormais.

Des hauteurs où elle se trouve, la cigogne blanche qui vient du Bosphore voit la paralysie s'étendre de plus en plus loin autour du point d'origine. De telles choses la dépassent, les sirènes ne sont pour elle qu'un des innombrables éléments qui composent le fracas d'une agglomération qui s'éveille. Ville et échassier occupent des univers qui se superposent mais ne s'interpénètrent pas. Sa descente l'amène à l'aplomb du tram cerné de feux bleus clignotants et elle atteint un nouveau courant thermique. Les tourbillons ascensionnels d'Istanbul l'emportent dans un carrousel de formes blanches aux bouts d'ailes noirs, au-dessus des faubourgs est, de plus en plus haut, en direction de la Thrace.

Necdet voit la tête de la femme exploser. Il tentait simplement d'esquiver un contact oculaire plus direct, plus embarrassant, avec la jeune femme aux belles pommettes et aux cheveux méchés de roux qui venait de le voir lorgner dans sa direction pour la troisième fois. Non, il ne s'intéressait pas à elle. Ce n'est pas son genre. Necdet fait en sorte que son regard devienne le plus vague possible avant de le reporter lentement sur les autres passagers comprimés autour de lui. Il s'agit d'un nouveau tram et d'un nouvel horaire. Il est parti vingt minutes plus tôt que de coutume, mais les correspondances devraient lui permettre d'arriver à son travail dans les temps et donc d'éviter à Mustafa de jouer au patron, ce qu'il a en horreur. Bien. Il dresse la liste de ses compagnons de voyage. Un petit garçon et une petite fille en uniforme bleu à l'ancienne, boutonné jusqu'au col blanc, des tenues pour enfants sages que Necdet croyait appartenir au passé même s'ils

ont des cartables à bretelles OhJeeWah Gumi et jouent insatiablement sur leurs cepteps. Un homme qui regarde par la vitre et mâche un chewing-gum, des mouvements masticatoires amplifiés par une imposante moustache. À côté de lui, un homme d'affaires aussi élégant qu'à la mode consulte les résultats sportifs sur son ceptep. Son costume en velours violet doit avoir été taillé dans ce nouveau nanotissu qui est frais en été et chaud en hiver, et qui passe du velours à la soie au moindre contact. Une femme à l'expression empreinte de tristesse avec un foulard d'où une mèche argentée s'échappe pour s'aventurer sur son front. Elle a dégage sa main droite de la foule pour effleurer la pierre qui orne son collier... et sa tête vole en éclats.

Le bruit mat qui accompagne l'explosion d'un crâne absorbe tous les autres sons, et seul un silence d'une pureté absolue lui succède. Un silence rapidement rompu par des hurlements. Le tram s'arrête en brinquebalant et la force d'inertie manque de peu déséquilibrer Necdet. Tomber sur le plancher quand tous cèdent à la panique pourrait avoir de funestes conséquences. Necdet ne réussit pas à atteindre une poignée et c'est en prenant appui sur les passagers hurleurs qu'il se stabilise. La foule exerce sa pression sur les portes toujours verrouillées, maintenant la femme décapitée en position verticale. L'homme au costume de velours s'égoïsille, d'une voix haut perchée de dément. Tout un côté de sa veste violette est désormais rouge foncé, laqué de sang. Necdet sent de l'humidité sur son visage, mais il ne peut lever une main pour l'essuyer. Les portes soupirent et s'ouvrent enfin. La pression exercée par les passagers est telle que Necdet s'inquiète pour ses côtes. Puis il est expulsé dans la rue, privé de points de repère et de buts, sans autre désir que s'éloigner de ce tram.

La conductrice va de groupe en groupe pour demander s'il ne manque personne, s'il y a des blessés. Elle ne pourrait naturellement rien y changer, mais une représentante de l'IETT doit se manifester et elle distribue des lingettes humides qu'elle sort de son grand sac à main vert. Qu'elle ait songé à le prendre après l'attentat force l'admiration de Necdet.

La lingette a une odeur de citron. Ce carré de blancheur est pour lui un symbole de pureté, la chose la plus sainte qu'il lui a été donné de voir.

« Éloignez-vous du tram, s'il vous plaît », demande la femme pendant qu'il bée d'admiration devant le bout de papier citronné. « Il pourrait y avoir une autre explosion. »

Elle porte un foulard Hermès coûteux. Ce qui rappelle à Necdet l'autre foulard, celui de la kamikaze décapitée. Au tout dernier instant, il a vu les regrets abandonner son visage comme si elle venait d'avoir une révélation au terme d'une interminable suite de malheurs familiaux. Juste avant qu'elle n'effleure la pierre, sur sa gorge.

Accroupis autour des écoliers, des passagers tentent d'interrompre leurs pleurs en leur débitant des paroles de réconfort, en les serrant dans leurs bras. *Ne voyez-vous pas que le sang dont vous êtes couverts les terrifie ?* voudrait leur crier Necdet. Il se remémore la giclée chaude et humide reçue en plein visage. Il regarde la lingette roulée en boule dans sa main. Elle n'est pas rouge. Ce n'était pas du sang.

Tous lèvent les yeux vers le battement des pales d'un hélicoptère. Il glisse au-dessus des toits, un défi lancé aux conversations et aux coups de téléphone. Les policiers seront là avant les ambulanciers. Necdet n'a aucune envie de les attendre. Ils lui poseront des tas de questions auxquelles il ne veut pas répondre. Il a une carte d'identité, comme tout le monde. Les flics la liront. Ils s'informeront du débit de carbone défalqué sur son compte pour prendre son billet, ce matin-là, d'un retrait en espèces la nuit précédente et d'un autre débit carbone la veille au soir à dix-huit heures trente. Ils risquent de lui demander ce qu'il a fait de cet argent liquide. Ils trouveront ça louche, même si de tels retraits ne sont pas encore illégaux.

Est-ce votre adresse actuelle ?

Non, je vis dans la vieille maison des derviches d'Adem Dede, à Eskiköy. Avec mon frère.

Qui est votre frère ? Après quoi, ils pourraient décider de lui poser bien d'autres questions.

Ismet avait remplacé le vieux cadenas par un modèle en cuivre poli d'acquisition récente. Une médaille dorée suspendue à une chaîne. Les balcons de bois aux volets fermés du tekke surplombaient les marches. Il s'agissait d'une entrée latérale, ombragée, dissimulée par les bennes à ordures de la maison de thé Fethi Bey,

de grands bacs en acier rendus miasmatiques et grasieux par les extracteurs des cuisines. Le bois de la vieille porte ottomane était gris et craquelé par des siècles de chaleur estivale et d'humidité hivernale, soigneusement sculpté de motifs floraux, des tulipes et des roses. Cet accès à bien des mystères s'ouvrait sur la puanteur acide des fientes de pigeon. Necdet pénétra précautionneusement dans les ténèbres enveloppantes. La lumière descendait sous forme de lamelles entre les lattes des volets fermés et condamnés.

« Nous ne devrions pas entrer ici », murmura Necdet qui s'exprimait d'une voix basse tant il était impressionné par l'architecture. « Des gens vivent dans ce bâtiment.

— Un vieux Grec et un couple marié sur le devant. Il y a aussi une employée de bureau qui vit seule, et cette boutique blasphématoire qui profane la vieille semahane. Nous réglerons ce problème par la suite. Toute cette partie du tekke est à l'abandon depuis un demi-siècle, et elle tombe en ruine. » Ismet se dressait fièrement au centre des lieux qu'il s'était appropriés. « C'est ça, qui est criminel ! Dieu veut que tout redevienne comme autrefois. C'est là que nous ferons venir nos frères. Regarde... »

Ismet ouvrit en grand une porte identique se trouvant de l'autre côté de la pièce poussiéreuse. Les couleurs se déversèrent au-delà, et il n'y avait pas que des couleurs mais aussi des plantes topiaires en jardinières ; les parfums du bois chauffé par le soleil ; les gargouillis de l'eau et les chants inattendus des oiseaux. C'était comme si Ismet venait de pousser les portes du paradis.

Le jardin ne mesurait que six pas de côté, mais il contenait la totalité de l'univers. Un cloître clos par des carreaux en céramique d'Iznik aux motifs floraux qui offraient ombre ou abri en toute saison. L'eau de la fontaine, un bloc de marbre chauffé par le soleil, coulait d'un bec en forme de lys. Réveillé de sa sieste au soleil, un lézard brillant comme une gemme prit la fuite sur le pourtour ondulé de la vasque pour disparaître dans les ombres s'étendant au-dessous. Des plantes herbacées poussaient dans le terreau de petites jardinières, un humus aussi sombre et nourrissant que du chocolat. C'était un havre de fraîcheur. Des hirondelles plongeaient pour longer en les rasant les corniches des balcons de bois, juste au-dessus du cloître. Leurs cris aigus emplis-

saient l'air. Un exemplaire du *Cumhuriyet* de la veille jaunissait au soleil sur un banc de marbre.

« Rien n'a été détruit, déclara Ismet. Les promoteurs immobiliers ne se sont jamais aventurés jusqu'ici. Les anciennes cellules servent de débarras, nous les rendrons habitables.

— Quelqu'un veille sur tout cela », rétorqua Necdet.

Mais s'imaginer en ce lieu lui était agréable. Il y viendrait le soir, quand la clarté franchirait ce toit pour aller se répandre sur ce banc, en un à-plat de soleil. Il pourrait s'y asseoir pour se rouler un joint. C'était idéal, pour la fumette.

« Nous serons très bien, ici », affirma Ismet en regardant autour d'eux les balcons en surplomb, le petit rectangle de ciel bleu. « Je veillerai sur toi. »

Il ne faut pas que la police apprenne que Necdet squatte cette partie de la maison des derviches, le lieu où son frère a l'intention d'établir le siège de l'ordre islamique auquel il appartient. Pour les flics, ce sont justement les membres de ces sociétés secrètes qui font tout sauter. Et s'ils s'informent de ses antécédents en se rendant à son ancienne adresse, ils découvriront immédiatement ce qu'il a fait, là-bas à Basibüyük, et pourquoi Ismet Hasgüler a décidé de prendre son petit frère sous sa protection. Non, Necdet veut seulement continuer de travailler sans faire de vagues. Pas de policiers, merci.

Au-dessus du tram qui fume toujours l'air s'emplit de bourdonnements, de mouvements d'insectes. Des microbots. Ces appareils pas plus gros que des moucheron peuvent s'assembler selon diverses configurations en fonction des besoins. Au-dessus de Necatibey Cadessi ils fusionnent comme des gouttes de pluie pour devenir des drones d'investigation criminelle. Gros comme des moineaux, ces derniers vont se mêler aux pigeons qui survolent les ventilateurs bourdonnants pour prélever des échantillons d'air et chercher des traces de substances chimiques, lire les boîtes noires des véhicules et les enregistrements des ceptepts, prendre des clichés de la scène du crime, dénombrer les survivants et identifier les visages maculés de sang et de suie.

Necdet se laisse dériver vers le pourtour du rassemblement de rescapés, de façon assez aléatoire pour ne pas éveiller les soupçons des drones qui vont et viennent. Deux femmes en combinaison

verte d'un service paramédical s'accroupissent près de la conductrice qui a finalement craqué. Elle tremble et pleure, balbutie des propos se rapportant à la tête de la femme au foulard. Elle l'a vue, coincée entre le toit du tram et les barres de maintien, les yeux baissés sur elle. Necdet a entendu parler de choses de ce genre, au sujet des attentats suicides. La tête grimpe à la verticale et on la retrouve dans les arbres, au sommet des poteaux électriques, sous un avant-toit ou derrière l'enseigne d'une boutique.

Necdet se fond discrètement dans le cercle de spectateurs, il se faufile au cœur de la foule, pour s'en dégager.

« Excusez-moi, excusez-moi. » Mais il y a ce type, ce gros bonhomme au tee-shirt blanc démesuré qui lui barre le passage, une main levée vers le ceptep lové sur son œil; une attitude qui signifie de nos jours : *Je te filme*. Necdet lève la main pour tenter de dissimuler son visage, mais le connard recule en filmant, filmant, filmant toujours. Sans doute se dit-il : *ce scoop doit valoir dans les deux cents euros*, ou encore : *je vais mettre ça en ligne*. À moins qu'il veuille simplement épater ses copains. Cependant, il reste sur le chemin de Necdet qui fuit les bourdonnements des microbots en comparant ces derniers à des moustiques suceurs d'âmes.

« Dégagez ! » Il pousse l'emmerdeur des deux mains, le fait reculer, recommence. La bouche de l'inconnu s'est ouverte, mais quand Necdet entend prononcer son nom c'est d'une voix au timbre féminin qui s'élève juste derrière lui.

Il se tourne. La tête flotte à la hauteur de son œil. Il la reconnaît. C'est bien la femme que l'explosion a décapitée. Le même foulard, la même mèche de cheveux gris qui dépasse au-dessous, le même sourire contrit. Un cône de lumière jaillit de son cou tranché, une lumière dorée. Elle rouvre la bouche, pour s'exprimer de nouveau.

Le coup d'épaule de Necdet fait tituber le gros type.

« Hé ! » s'écrie-t-il.

Les drones prennent de l'altitude en crépitant sur les bords, prélude à une dissolution et à un changement de configuration. Puis ils basculent en mode de surveillance pour se regrouper à proximité des feux bleus clignotants qui ne viennent qu'à présent grossir l'embouteillage en expansion dans toute la ville autour du tram 157 qui vient de faire l'objet d'un attentat à la bombe.

Dans le monde feutré de Can Durukan l'explosion n'est qu'un claquement assourdi. Son univers se résume aux cinq rues qui le séparent de son école spéciale, les sept rues et l'autoroute qui conduisent au supermarché, à la place qui s'ouvre devant le tekke d'Adem Dede et aux couloirs, balcons, cellules, toits et cours intérieures de la maison des derviches où il vit. Il connaît intimement tous les sons propres à ce microcosme qu'il perçoit sous forme de murmures. Celui-ci est nouveau, différent.

Can lève les yeux de l'écran qu'il a étalé sur son giron et tourne la tête d'un côté à l'autre. Il a vu croître en lui une capacité quasi surnaturelle pour déterminer la distance et l'emplacement du point d'origine de tous les bruits autorisés à pénétrer à l'intérieur de sa bulle protectrice. Il a une ouïe aussi développée qu'une chauve-souris. Il situe celui-ci à deux ou trois pâtés de maisons vers le sud. Probablement dans Necatibey Cadessi. Du séjour, il est possible de voir une étroite tranche de cette rue, et s'il s'insère d'une certaine manière dans l'angle de la terrasse surplombant la ruelle des Teinturiers il peut également admirer un reflet du Bosphore.

Dans la cuisine, sa mère prépare le petit déjeuner de yaourt et graines de tournesol qui devrait, selon elle, remettre son cœur en état.

Ne cours pas! ordonne-t-elle par signes. Şekure Durukan dispose d'un assortiment d'expressions qu'elle adopte pour accentuer ce que disent ses mains. Elle arbore aujourd'hui sa mimique d'irritation et d'inquiétude, le masque de la femme fatiguée de devoir constamment répéter la même chose.

« C'est une bombe! » lui crie Can. Il refuse de communiquer par gestes. Il n'a rien à reprocher à son audition. Seulement à son cœur. Et sa mère n'est pas sourde, elle non plus, même s'il a tendance à l'oublier.

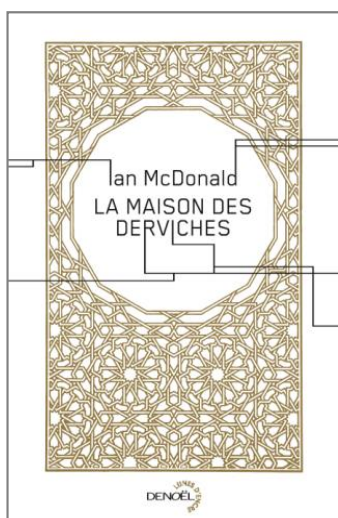
Can a découvert que dans l'appartement du premier rien ne lui confère autant de pouvoir que tourner le dos. Il est ainsi possible de ne pas tenir compte d'un mot tronqué. Sa mère n'ose pas s'emporter contre lui. Elle sait qu'un cri pourrait le tuer.

Syndrome du QT Long. Un nom sec, parfait sur un formulaire. On devrait appeler cela choc cardiaque ou attaque fou-

Découvrez un autre chef-d'œuvre
de Ian McDonald
dans la collection Folio SF



folio-lesite.fr/foliosf



La maison des derviches Ian McDonald

Cette édition électronique du livre
La maison des derviches d'Ian McDonald
a été réalisée le 16 avril 2013
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207111291 - Numéro d'édition : 182078).

Code Sodis : N48919 - ISBN : 9782207111314
Numéro d'édition : 232387.